avait inspiré aux personnes de sa maison, un sentiment d'affection, d'union et d'empressement réciproques. Sa frugalité était telle, que par goût il donnait la préférence aux alimens les plus simples ; aussi sa tête était toujours libre, et son travail aussi, même en sortant de table : doué par la nature d'un estomac sain et robuste, ses nuits étaient calmes, comme celles d'un homme qui n'aurait eu aucune affaire ; cette même nature l'avait favorisé d'une constitution si bien assortie à sa position, qu'une heure de sommeil réparait chez lui vingt-quatre heures de fatigue. Au milieu des circonstances les plus graves, les plus urgentes, il avait le pouvoir de prendre du sommeil à volonté, et son esprit rentrait dans le calme le plus parfait, dès que les dispositions qu'exigeaient ces mêmes circonstances étaient ordonnées.

Tous les momens de la journée étaient pour Napoléon des momens de travail, même à l'armée. S'il cessait un instant de consulter ses cartes géographiques, de méditer ses plans de bataille, et d'étudier les immenses combinaisons qu'il fallait employer pour faire mouvoir avec une précision mathématique des masses de quatre à cinq cent mille hommes, alors il s'occupait de l'administration intérieure de l'empire. Plusieurs fois dans la semaine, un auditeur au conseil d'état arrivait au quartier-général, chargé du porte-feuille de tous les ministères ; jamais ce travail n'était remis au lendemain ; dans la journée, tout était examiné, signé et expédié ; tout marchait de front. Les jours qui suivaient une action, un combat, une bataille, étaient employés à recevoir les rapports des différents corps de l'armée, à lier ensemble les faits isolés, à distribuer à chacun la part de gloire qui lui appartenait, à rédiger en un mot ces bulletins immortels, dont la concision, l'ordre et la mâle simplicité, présentent un modèle classique de l'éloquence militaire. C'est dans ces archives brillantes que sont à jamais gravés les titres de noblesse de l'armée française.

La cour de Napoléon n'avait peut-être pas d'égale en magnificence ; cependant les dépenses ne s'en élevaient qu'à une somme assez modique, tant elles étaient réglées avec ordre et économie : deux millions suffisaient à la représentation d'un monarque qui avait des rois pour courtisans.

On a beaucoup parlé des colères publiques de Napoléon ; mais elles n'étaient la plupart que feintes ou factices ; les actes de l'empereur, quelque passionnés qu'ils parussent, étaient toujours accompagnés de calcul. Quand un de ses ministres, ou quelqu'autre grand personnage avait fait une faute grave, qu'il y avait vraiment lieu à se fâcher, et qu'il devait se mettre en colère, il avait pour règle que quand il se décidait à frapper, le coup devait porter sur tout le monde. Celui qui le recevait